

“Sommes-nous trop “bêtes” pour comprendre l’intelligence des animaux ?”

Tout sur le propre de l’animal

Depuis qu’il a publié son best-seller *La politique du chimpanzé*, au début des années 1980, le primatologue Frans de Waal n’a cessé de poursuivre le même objectif scientifique : “Abattre le mur étanche artificiellement dressé entre la cognition humaine et celle des animaux”, dit-il. Un combat qu’il a mené à travers d’innombrables expériences et observations devenues célèbres, mais aussi en publiant une quinzaine de livres à succès. Jusqu’à devenir aujourd’hui, selon le magazine *Time*, l’un des 100 penseurs les plus influents du monde.

LE TEST DU MARSHMALLOW

Au cours de ses trente ans de carrière, le primatologue néerlandais a peu à peu étendu son champ de recherche à d’autres animaux. Il observe d’ailleurs que, “très souvent, lorsqu’une compétence cognitive est découverte chez les grands singes, comme l’utilisation d’outils, elle est ensuite identifiée chez de nombreuses autres espèces”. Son dernier livre, *Sommes-nous trop “bêtes” pour comprendre l’intelligence des animaux?*, balaye ainsi l’ensemble du règne animal, décrivant d’extraordi-

naires expériences sur les primates certes, mais aussi sur des chiens, des chats, des loups, des souris, des éléphants, des cétacés, des oiseaux, des pieuvres...

Parmi ces centaines d’expériences passionnantes qui révèlent la continuité entre l’homme et l’animal, citons l’adaptation aux animaux du fameux “test du marshmallow”, au cours duquel un enfant est récompensé s’il arrive à retenir son envie de dévorer immédiatement la friandise. De la même façon, le chercheur tend une récompense que l’animal peut prendre immédiatement. Mais après une minute, la récompense est doublée, puis triplée... Beaucoup d’animaux comprennent vite qu’il faut résister le plus longtemps possible pour maximiser la récompense. Ils développent alors (avec un succès inégal) des stratégies pour “penser à autre chose” : jouer avec des objets, s’allonger en tournant le dos à la récompense, arpenter la pièce... Les gagnants à ce test ont été les chimpanzés, à égalité avec les petits humains, avec un record de résistance de 18 min. Les corneilles ont, elles, atteint 10 min, quand les singes capucins ne tiennent pas plus de 15 s!

FRANS DE WAAL



SOMMES-NOUS
TROP “BÊTES”
POUR COMPRENDRE
L’INTELLIGENCE
DES ANIMAUX ?

« UNE LECTURE
QUI S’IMPOSE... »

MATTHIEU RICARD

LLL

LES LIENS QUI LIBÈRENT

► *Sommes-nous trop “bêtes” pour comprendre l’intelligence des animaux*

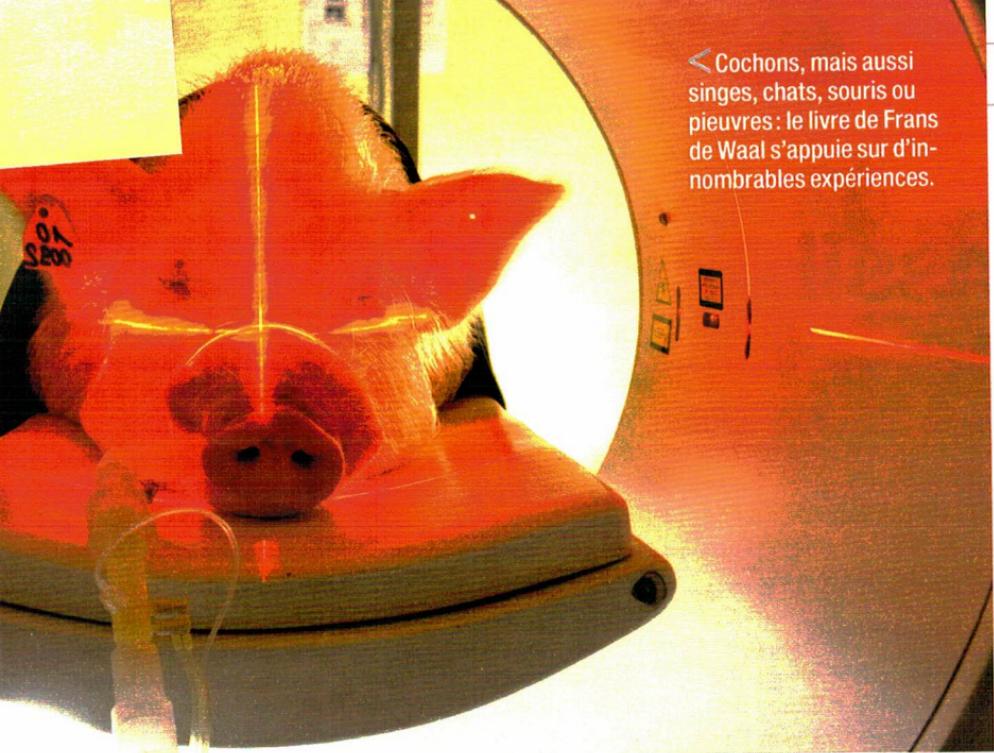
- Frans de Waal
- Editions Les liens qui libèrent
- 416 pages, 24 €
- Parution le 5 octobre

Dans cette ample fresque de la recherche en cognition animale, riche en anecdotes et en analyses éclairantes, de Waal explique aussi, entre mille autres choses, toute la difficulté à mettre en évidence une compétence cognitive chez un animal, faute de bien maîtriser son univers perceptif. Les scientifiques ont ainsi testé en vain la capacité des pieuvres à ouvrir un bocal au couvercle vissé dans lequel se trouvait un crabe, jusqu’à ce qu’ils réalisent que la pieuvre chasse à l’odorat et non à la vue! Ils ont alors frotté le bocal avec du poisson... Succès immédiat. Un livre passionnant.

Y.S.

S&V: Votre livre est en partie centré sur le concept d’“anthropodéni”, que vous avez forgé. Qu’entendez-vous par là ?

F.D.W.: L’“anthropodéni”, c’est le refus de voir le lien entre les comportements humains et animaux même lorsqu’ils sont à l’évidence analogues. Si, après une dispute, deux singes s’embrassent et s’étirent, je dis qu’ils se réconcilient. Appeler cela des “contacts post-conflit”, c’est de l’anthropodéni, tout comme refuser de qualifier de “rire” les petits bruits que font les singes quand on les



◀ Cochons, mais aussi singes, chats, souris ou pieuvres : le livre de Frans de Waal s'appuie sur d'innombrables expériences.

“

FRANS DE WAAL
Psychologue
et primatologue

Pour la majorité des biologistes, la continuité cognitive homme-animal n'est plus discutée

chatouille sous les bras ! J'ai forgé ce terme pour prendre le contre-pied du mot "anthropomorphisme", qui désigne l'inverse, à savoir l'attribution injustifiée de processus mentaux humains aux animaux. Les deux sont également ascientifiques mais, en particulier lorsqu'il s'agit d'animaux proches de nous dans l'évolution comme les singes, je pense que le risque d'anthropodéni est plus grand.

S&V : La science n'a-t-elle pas beaucoup fait reculer cet anthropodéni ces dernières

décennies, en particulier sous votre influence ?

F.D.W. : C'est certain. Au début de ma carrière, on n'osait pas parler d'émotions et encore moins de cognition s'agissant d'animaux. Il fallait parler de stimulus et de réponse au stimulus ! Désormais, pour la majorité des biologistes, la continuité homme-animal n'est plus discutée ; d'ailleurs, un neurologue sait très bien qu'un cerveau de rat fonctionne en gros comme un cerveau humain, avec les mêmes aires gérant les mêmes fonctions. Par contre, dans les sciences

humaines et sociales, la psychologie, l'anthropologie... je pense que l'anthropodéni est encore majoritaire.

S&V : Vous dites placer beaucoup d'espoir dans la neurologie, mais vous parlez peu des progrès de la génétique – pourquoi ?

F.D.W. : La génétique de la cognition m'intéresse mais c'est un domaine où nous en savons encore trop peu. Il est évident que les comportements et les capacités cognitives des animaux ont une base génétique et ont été forgés par l'évolution. Mais cette part héritable est très difficile à étudier, ne serait-ce que parce que les animaux les plus intéressants au plan de la cognition ont des cycles de reproduction lents – ce ne sont pas des bactéries ou des mouches drosophiles. Mais il commence à y avoir des études sur les rongeurs – on y viendra petit à petit.

Propos recueillis par Yves Sciamma